

6-1968

L'Evolution du père dans le drame bourgeois réaliste : Diderot, Sedaine, Augier

Cecile Etiennette Noble

Follow this and additional works at: <http://scholarship.richmond.edu/masters-theses>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Noble, Cecile Etiennette, "L'Evolution du père dans le drame bourgeois réaliste : Diderot, Sedaine, Augier" (1968). *Master's Theses*. Paper 865.

This Thesis is brought to you for free and open access by the Student Research at UR Scholarship Repository. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of UR Scholarship Repository. For more information, please contact scholarshiprepository@richmond.edu.

L'EVOLUTION DU PERE
DANS LE DRAME BOURGEOIS REALISTE:
DIDEROT, SEDAINÉ, AUGIER

BY

CECILE ETIENNETTE NOBLE

A THESIS
SUBMITTED TO THE GRADUATE FACULTY
OF THE UNIVERSITY OF RICHMOND
IN CANDIDACY
FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ART IN FRENCH

JUNE, 1968

LIBRARY
UNIVERSITY OF RICHMOND
VIRGINIA

Approved for the Department of Modern Foreign Languages
and the Graduate School by

W. J. Gairner

Director of Thesis

Haley F. Thomas

Assistant Director of Thesis

Robert A. MacDonald

Coordinator, Graduate Studies in Modern Foreign Languages

Edward Pepte

Dean of the Graduate School

TABLE DES MATIERES

Chapitre	Page
Introduction.....	1
I. De la comédie larmoyante au drame réaliste.....	6
II. La genèse du père.....	13
III. Monsieur d'Orbesson.....	23
IV. Monsieur Vanderk.....	36
V. Effets du matérialisme sur la bourgeoisie.....	53
VI. Maître Guérin.....	58
Conclusion.....	75
Bibliographie.....	80
Notes.....	83
Vita.....	86

INTRODUCTION

Dans les pièces classiques du XVII^e siècle les acteurs ne sont pas inscrits à l'affiche dans leur ordre d'entrée en scène mais par le rôle hiérarchique dont ils étaient l'interprète. En d'autres termes, les rois, les empereurs et les grands personnages occupent la première place dans la distribution; puis viennent les héros, les parents et les confidents.¹ Ainsi nous sommes témoins de l'infiltration des us dans les moindres gestes de la société.

Suivant la tradition antique, le héros était presque toujours jeune, beau, malheureux et devait se heurter à des obstacles sans quoi l'intrigue aurait péri. Cet obstacle prenait bien souvent la forme d'un roi ou d'un père, tous deux représentant l'autorité divine; personnage secondaire mais extrêmement important à l'action.

C'est au père que revient le devoir de "décider sans appel du mariage de ses enfants"² et d'obliger sa progé-

niture à contracter des mariages de convenance. Cette intrigue est si universelle qu'elle se répétera dans tous les genres littéraires; de la tragédie au roman.

Citons quelques exemples: Dans Polyeucte, Félix empêche sa fille Pauline d'épouser Sévère qu'il ne croit pas destiné à un avenir remarquable. Dans la comédie Tartuffe, Orgon, après avoir consenti au mariage de sa fille avec Valère, se récuse et est prêt à l'immoler à Tartuffe. Dans le roman Manon Lescaut, le père enferme Des Grieux pour l'empêcher de poursuivre Manon et dans l'intérim il espère le pourvoir d'une épouse.

Le père occupe le plus souvent un rôle de second plan mais il est l'être indispensable qui tient dans ses mains la destinée de ceux dont il est responsable. Dans la tragédie, par son rôle de justicier et par son intransigeance il inspire l'antipathie du public tandis que dans la comédie au contraire il apparaît plus raisonnable et plus humain. Dans Le jeu de l'amour et du hasard Orgon se prête complaisamment au travestissement proposée par Silvia ainsi que l'a fait le père de Dorante.

Le personnage du père comme dramatis persona, émerge lentement des tenailles des règles classiques qui le retient prisonnier dans les geôles de la tradition.

Jusque là il n'avait obtenu des rôles de premier plan que dans les comédies où il était le but de la satire; que l'on se souvienne d'Harpagon dans l'Avare.

C'est lors de l'amoindrissement du pouvoir royal et de l'augmentation de la corruption des moeurs de la noblesse qu'un changement graduel se produit. L'aube d'un nouvel esprit se lève dans les nuées philosophiques et les idées démocratiques et sociales inondent de leurs rais une société désorientée par la disparition de sa sécurité et de son soutien. Pour remplacer le roi, chef séculaire du peuple et propagateur de la moralité publique en vertu de ses droits divins, il devenait impérieux de lui substituer une nouvelle image. Le trône abandonné sera le siège du roi au bonnet de coton, le père bourgeois, dont le promoteur fut Denis Diderot.

Le théâtre étant le miroir de l'état d'âme d'une nation, j'ai concentré mon étude sur le personnage théâtral dans lequel le peuple s'identifie plus aisément. Le père, de par sa place de chef de famille se trouve responsable de la formation de l'esprit et du bon fonctionnement du groupe social qu'il dirige. Ainsi cette thèse essaiera de projeter son influence sur les membres de sa famille, sur ses amis et sur ses

associés. En même temps, nous étudierons les effets des pensées nouvelles, philosophiques, historiques et sociales qui affecteront son caractère et le transformeront en quelque cent ans d'ange en démon.

Dans le premier chapitre nous introduisons le drame bourgeois, par le truchement de son ancêtre, la comédie larmoyante. Ce nouveau genre venait en effet de recevoir l'accolade de ses hautains prédécesseurs et était le nouveau - né de la tradition littéraire.

Le héros du deuxième chapitre est Didier Diderot, le père tant admiré de l'encyclopédiste, qui devint en partie le modèle pour le personnage paternel. Puis, comme suite logique nous scrutons les actions et les pensées de Denis Diderot à ce sujet à travers ses écrits et ceux de sa fille très aimée, Madame de Vandeuil.

La transposition du personnage réel en personnage imaginaire prend place dans le troisième chapitre, intitulée, Monsieur d'Orbesson, patronyme adopté dans le Père de famille. Tandis que Monsieur Vanderk, protagoniste dans le Philosophe sans le savoir, de Michel Sedaine, consacrera la forme et le fond énoncées par Diderot.

Pour bien comprendre l'esprit bourgeois du XIXe siècle il fut indispensable de jeter un coup d'oeil rapide sur les faits historiques, plein de conséquences économiques

et sociales, qui transformèrent non seulement toute une nation, mais aussi qui laissèrent leur empreinte sur chaque individu. La Révolution, en balayant l'ancien régime, avait apporté avec elle un état d'esprit entièrement nouveau et une attitude dramatiquement opposée aux valeurs morales du passé. Le cinquième chapitre s'intéresse donc à la transformation de la bourgeoisie, classe laborieuse et économe en classe de parvenus avides.

Ni la tourmente révolutionnaire ni la période romantique n'ayant été propices au drame bourgeois, une période d'une centaine d'années séparent Emile Augier de son prédécesseur. Cette période de temps permis au drame de mûrir et de présenter à la génération du Second Empire un portrait réaliste du père.

Maître Guérin, dans la pièce du même nom, caractérise l'évolution du père raisonnable en père odieux. Cette créature repoussante, sujet du dernier chapitre, ne doit cependant pas imprégner son image dans notre mémoire comme le spécimen unique du père français. Entre les deux extrêmes, il y a le juste milieu, qui évoquera et rendra justice, je l'espère, au père français, travailleur, économe et soucieux d'un avenir meilleur pour sa famille et pour sa patrie.

CHAPITRE I

DE LA COMEDIE LARMOYANTE AU DRAME REALISTE

Bartholo, dans le Barbier de Séville, énonce les qualités qui font honneur directement au siècle des Lumières et indirectement au nouveau genre théâtral qui naît à cette époque. Que l'on se remémore donc les mots célèbres de Beaumarchais qui caractérisent ce siècle "... la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'Encyclopédie et les drames..."¹ Cette juxtaposition hétéroclite de mots étrangers les uns aux autres, accentue, en le mettant à la fin de la phrase, l'importance que prenait dans la société, ce troisième genre dramatique. Jusqu'à présent on appelait drame tout ce qui était en dehors des genres consacrés, et c'est à l'abbé Desfontaines que revient l'honneur d'avoir baptisé le nouvel arrivant.²

Vers le milieu du XVIIIe siècle "le grand rire de Molière"³ va s'éteindre pour faire place paradoxalement aux larmes et de ce fait la comédie prendra le nom de "larmoyante". La bienséance imposée par le Grand Siècle défendait l'attendrissement trop prononcé; "D'où vient, disait La Bruyère, que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer."⁴ Quelles furent les conditions qui amenèrent cette volte-face? La physiologie du public en fut-elle la cause? Après les pièces de Regnard et de Le Sage, le comique vulgaire ou familier commençait à dégoûter le public et la clameur pour un nouveau genre ne fit que de s'amplifier au fur et à mesure que le siècle progressa.

Une nouvelle émotion s'était emparée du peuple: la sensibilité qui était une réaction à l'esprit philosophique du début du siècle. Petit à petit l'esprit s'écartait de la formation religieuse et des idées métaphysiques pour se concentrer sur les jouissances terrestres et ainsi le "plaisir prend une valeur infinie... et le plaisir est dans le sentiment."⁵ A cause de ce changement d'orientation on commence à substituer aux vertus théologiennes des valeurs humaines, telle que la fraternité, la loi naturelle, (les négociants dans le Philoso-

phe sans le savoir forment une confrérie mondiale).

"L'humanité, la nature, tous les rapports sociaux... deviennent pour les âmes des occasions de vibrer avec intensité..."⁶

C'est à Nivelles de la Chaussée que revient officiellement le titre d'innovateur du drame pathétique bien que certains littérateurs favorisent Destouches. "Des situations banales traitées... avec sentimentalité, avec des tirades sur les devoirs sociaux, voilà ce que nous trouvons dans... Mélanide..."⁷ Au lieu d'être morale ce genre va être moralisateur. Ce ne sont plus des vérités universelles sur l'Homme que l'on va proclamer, mais "les enseignements moraux... qui sont en étroit rapport avec les mœurs du temps et supposent une représentation directe de la société réelle."⁸

Autre temps, autres mœurs; ce n'est plus la noblesse qu'il faut encenser, mais la bourgeoisie à qui il faut plaire et qui devient la masse des lecteurs. Aussi Nivelles de la Chaussée présente-t-il des pièces à thèse, qui seront les premiers jalons du drame bourgeois et qui sont "l'origine, oubliée, mais authentique"⁹ des drames d'Augier et de Dumas. Les comédies de la Chaussée presque "illisibles" aujourd'hui trai-

tent de la vie domestique et des préjugés sociaux du temps. Son but est de "toucher" le coeur des spectateurs par des émotions fortes et directes.

A part l'idée du vrai qu'il approuve, Fréron demande aussi que la comédie soit seulement attendrissante sans mélange de comique mais "... où les sentiments resteraient sans violence et dans une note moyenne de tendresse émue."¹⁰

C'est naturellement Denis Diderot qui formulera les données à ce genre bourgeonnant. Il s'appuie sur les idées de ses prédécesseurs et adoptera "... à peu près les idées de Fontenelle"¹¹ sur ce sujet. En plus, sous l'influence des écrivains anglais initiera-t-il le "pathétique intense" qu'il admire et dont on trouve la louange dans l'Eloge à Richardson. Ses théories sont acceptées comme le point de départ du théâtre réaliste moderne.

Bien que le Fils Naturel ait été son premier drame et un événement de marque pour le théâtre; ce sont dans les Entretiens avec Dorval que s'élabore tout le programme de rénovation théâtrale. Diderot continue à respecter la règle des trois unités, mais il proclame la nécessité d'adhérer à la vérité par la présentation

de faits quotidiens et domestiques, par des décors et un langage naturels. Il désirait du sérieux en tout, autant dans l'intrigue que dans le ton. Sa plus grande innovation fut de vouloir montrer la "condition" de l'individu (père, mère, fabricant); thème qui prendra un grand essor avec Balzac et Augier.

Le milieu et les caractères, cette alliance aurait dû produire des chefs-d'oeuvre; apparemment il n'appartenait pas au XVIIIe siècle d'en produire mais d'en être seulement l'initiateur

"l'esprit analytique du siècle était impropre à la création poétique... pour être une espèce fixe et viable, le drame devait être un genre réaliste... (qui) ne put triompher des conditions littéraires et sociales qui lui faisaient échec"¹²

Le drame pour répondre aux aspirations du public bourgeois

"réunit les trois vertus cardinales de vérité, sensibilité, moralité, propres à flatter le triple instinct de réalisme, d'attendrissement et de sécurité qui préserve le confort intellectuel et moral du spectateur."¹³

Se servant de cette vérité, le drame bourgeois doit projeter une émotion semblable à celle que l'on ressentirait si au lieu d'être sur scène, l'événement se déroulait au foyer. Plus le sujet est banal plus il réussira à attendrir le peuple, ce qui "est donc la suprême réussite

du drame car il garantit la vérité et la moralité du sujet"¹⁴ Quant à la troisième vertu, Diderot nous dit dans son Troisième Entretien que le drame "doit inspirer aux hommes l'amour de la vertu, l'horreur du vice." L'exaltation à la moralité est un hymne à la vertu dans laquelle le peuple se baigne dans une béatitude souveraine. Les héros de ces drames sont des honnêtes gens qui se trouvent temporairement dans des situations précaires, mais qui en sortent grâce à leurs qualités.

Enfin, le drame donne une leçon morale, ce qui préconise la pièce à thèse de Dumas et d'Augier.

Ce drame échoua, mais cet échec porta des fruits, puisque sa formule dramatique devint la source du théâtre romantique et réaliste.

Il n'y eut aucune grande cabale contre la tragédie bourgeoise comparable à la querelle du Cid ou à celle d'Hernani; mais une certaine résistance de la part des critiques à cheval sur la tradition classique contribua à évincer ce drame du Théâtre Français et à l'établir dans les théâtres boulevardiers où, à cause du goût de la populace, il dégénéra en mélodrame.

Eclipsé pendant toute la première partie du XIXe siècle, il réapparaît entre 1850 et 1880, fleurit sous la

dexterité de Dumas et d'Augier et réintroduit la vérité et la moralité sur la scène parisienne. Les théories de Diderot seront respectées et recevront l'accolade des auteurs dramatiques.

CHAPITRE II

LA GENESE DU PERE

Les étudiants du XVIIIe siècle reconnaissent aujourd'hui l'importance des oeuvres appelées secondaires de Denis Diderot. L'Encyclopédie lui avait en effet porté ombrage en tant que romancier, dramaturge, critique d'art et épistolier. Non seulement son influence sur ses contemporains fut immense, autant par son énergie et l'enthousiasme qu'il apportait au travail, que par les idées fort avancées qu'il propageait par ses écrits et ses discours. Cependant il manquait du pouvoir de conjurer un personnage de toute pièce. Cette lacune fut compensée par sa manière de présenter ses idées sous une forme dont il devint maître: le dialogue. Que ce soit dans ses romans, le Neveu de Rameau, Jacques le Fataliste; ou dans ses drames, le Fils naturel, le Père de famille, il a besoin d'un modèle pour

façonner ses personnages et leur donner l'aspect de la réalité. Ses meilleurs sujets furent donc lui-même et les membres de sa famille, en particulier son père.

Il est donc nécessaire pour analyser Le Père de famille de contempler pendant quelques instants l'homme qui gagna l'admiration et le respect d'un fils quelque peu prodigue, Didier Diderot.

Didier, naquit le 14 septembre 1685, à Langres en Champagne, une ville gallo-romaine située non loin de la ligne de chemin de fer Paris-Bâle. Il devint maître-coutelier, état héréditaire dans sa famille depuis deux cents ans, apportant à ce métier non seulement une technique parfaite mais aussi de nombreux perfectionnements.¹ Diderot père gagna le respect de ses concitoyens autant par son industrie, que pour son caractère droit, honnête et ferme.

"Mon père, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse... Son image sera toujours présente à ma mémoire; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et son visage serein..."²

Ces solides vertus impressionnèrent le jeune Denis, si bien qu'en vieillissant le souvenir de son père ne fit que de s'idéaliser et qu'il devint en partie le modèle du Père de famille car, pour l'écrivain, l'amour paternel

"était une des plus puissantes affections de l'homme."³

Lorsque Diderot, âgé de 15 ans, manifesta le désir d'aller poursuivre ses études à Paris, en 1728 ou 1729, son père se chargea lui-même de le conduire au collège d'Harcourt. Après avoir pris soin de son établissement, Diderot père resta encore deux semaines dans la capitale, se morfondant dans les estaminets des alentours, afin de recevoir de la bouche même de Denis, l'assurance de son bien-être.

"Mon ami, lui dit-il, je viens savoir si votre santé est bonne; si vous êtes content de vos supérieurs, de vos aliments, des autres et de vous-même. Si vous n'êtes pas bien, si vous n'êtes pas heureux, nous retournerons ensemble auprès de votre mère. Si vous aimez mieux rester ici, je viens vous prêcher, vous embrasser et vous bénir..."⁴

Cette marque de tendresse resta gravée à jamais dans le coeur du fils.

A la fin de ses études, Didier Diderot obtint, d'un de ses compatriotes, Monsieur Clément de Ris, procureur à Paris, une place de clerc que Denis occupa pendant deux ans. Son manque d'enthousiasme pour la paperasserie le poussa à dérober le plus de temps possible à son patron, afin de lire les classiques et de se perfectionner en italien et en anglais. Son petit manège n'étant pas passé inaperçu, Monsieur de Ris, prévint sa famille.

Pour un honnête bourgeois l'idée de prolonger des études et d'approfondir ses connaissances en dilettante ne paraissait qu'une perte de temps à laquelle il fallait remédier immédiatement. Denis refusa les trois professions qu'on lui offrait, celles de médecin, d'avocat et de procureur. En apprenant le refus de son fils et son projet indéfini de continuer une vie d'études, le père décida de cesser la pension qu'il lui faisait et renonça à payer les dettes qu'il contracterait. Mais la bonté paternelle le guidant toujours il lui

"... ordonnait ou de choisir un état quel qu'il fût, promettant de n'y apporter aucun obstacle, ou de partir cette même semaine pour retourner dans la maison paternelle."⁵

Pendant dix ans Diderot vécut dans une extrême pauvreté continuant à écrire régulièrement au chef de famille et ne recevant de lui que le bon conseil de quitter son existence oisive et de se rendre utile à la société, "Prenez un état ou revenez avec nous,"⁶ s'entendait-il dire continuellement.

On connaît l'histoire de Diderot et de frère Ange, le carme auquel il emprunta une forte somme sous prétexte de joindre son ordre. Sa supercherie fut bientôt découverte et les fonds lui furent alors refusés durement. Pour se faire rembourser le moine écrivit à

Langres et le bon père, d'une part à cause d'un sentiment religieux d'autre part à cause de sa bienveillance, paya frère Ange tout en le traitant de sot. Quelques années plus tard, cependant, le sot se vengea.

Le projet de mariage de Diderot et de Anne-Toinette Champion, aggrava encore la situation entre père et fils. La loi de 1697 exigeait alors qu'un fils, jusqu'à l'âge de trente ans, demandât la permission de se marier sous peine d'être deshérité. Diderot entreprit donc le voyage jusqu'à Langres en promettant à Anne-Toinette qu'il reviendrait pourvu des papiers de famille et du consentement de ses parents. Diderot, sous l'emprise de sa passion et des lettres inflammatoires de Toinette, dépassa les bornes de la bienséance, et plein de fougue, demanda la part de son patrimoine, sous peine de faire arrêter son père. Celui-ci, dans un revirement de situation digne d'un grand stratège, fit écrouer Diderot le jeune dans un monastère, d'où il s'échappa presque aussitôt. Pendant des années Diderot n'osa avouer, de peur de représailles, son mariage daté de 1743.⁷

Quand Diderot fut incarcéré à Vincennes en 1749, frère Ange ne perdit pas de temps pour communiquer une telle nouvelle à sa famille en appuyant sur les consé-

quences d'une vie désordonnée et sacrilège. Cette méchanceté n'eut point le résultat espéré, car au lieu de briser les liens familiaux à tout jamais, Didier Diderot n'écoutant que son coeur, non seulement envoya de l'argent pour adoucir l'emprisonnement mais profita de l'occasion pour demander des éclaircissements sur le mariage et la naissance des deux enfants :

"Si ce mariage est légitime et que la chose soit, j'en suis content: je compte que vous ne refuserez pas à votre soeur le plaisir de les élever et à moi de les voir."⁸

Le coeur du grand'père avait enfin vaincu la résistance du père. Nous ne pouvons qu'admirer les vertus qui firent agir Didier Diderot et qui provoquèrent l'éloge de son fils :

"Les parents ont pour leurs enfants un amour inquiet et pusillanime qui les gêne. Il en est un autre attentif et tranquille, qui les rend honnêtes; et c'est celui-ci, qui est le véritable amour de père."⁹

Malgré un mariage qui est regardé comme malheureux, Denis Diderot n'abandonna jamais la compagne de sa vie et entoura sa fille Angélique d'un amour exceptionnel. Après avoir perdu trois enfants, il n'est pas difficile d'imaginer la joie et les appréhensions des époux Diderot, lors de la naissance de la petite fille. "Si je perdais cet enfant, je crois que j'en périrais de dou-

leur."¹⁰ Aussitôt qu'elle fut en âge d'absorber ses leçons, Diderot s'empara d'elle, en fit son amie et s'appliqua avec une tendre sollicitude à éveiller son intelligence. A cause de ses vues anticléricales et du ressentiment qu'il éprouvait contre le couvent (sa soeur y mourut folle), Diderot se chargea de l'éducation de sa fille utilisant une méthode pédagogique quelque peu hardie pour l'époque. Il lui donnait des leçons de justice et de morale prenant comme exemple des événements contemporains. Après un enseignement si progressif on s'attend à ce que la fille du philosophe choisisse comme époux l'homme de ses rêves. Soit pour se repentir de son mariage, soit pour adhérer aux idées bourgeoises qui subsistaient dans son for-intérieur, Diderot choisit lui-même son futur gendre quand sa fille n'avait encore qu'un an et demi! Après de nombreux débats on décida de l'hymen des deux jeunes gens pour le mois de septembre 1772. Paradoxe d'être philosophe et père! Tandis que dans ses écrits, Diderot ne manque pas d'audace et prône la liberté d'agir, dans sa vie privée ses vieux principes bourgeois remontent à la surface. Du moins n'est-il ni trop borné ni trop autoritaire: Angélique aura le droit de refuser sa main si

le fiancé qu'on lui destine ne lui plaît pas. De même, Toinette et Denis se mettront d'accord sur les qualités de leur futur gendre dans lequel ils recherchent "... avant tout, la raison, les moeurs, un état honnête et la santé."¹¹

La séparation fut très pénible pour Diderot. Bien que les jeunes mariés vécussent très près, le philosophe ressentit les mêmes émotions qu'un amant éprouve lors de l'infidélité de sa maîtresse; il devint, du moins pendant les premiers mois, d'une jalousie extrême. Il comblait le jeune couple de cadeaux, témoignait à Monsieur de Vandeul "une sottie jalousie", et ce qui était plus grave il s'installait chez ses enfants à longueur de journée.¹² Heureusement que la balance de nature rétablit bientôt l'équilibre. Un peu plus d'un an après son mariage Angélique présentait à un grand-père, fou de joie, une petite fille sur laquelle il reporta ses soins et son affection.

La plupart des qualités que nous venons d'observer chez Didier et Denis Diderot, dans leur vie familiale respective, vont se retrouver sur scène dans le personnage de Monsieur d'Orbesson, le protagoniste du Père de famille. Ce personnage sera un composite de ces deux

esprits qui s'amalgameront pour former un tout homogène. Le caractère de Didier Diderot percera chez le père dans la sérénité du milieu familial, dans l'inquiétude où le mettra les aventures romanesques de son fils et dans l'attitude intransigeante qu'il prendra pour le forcer à suivre ce qu'il considère être la seule solution acceptable pour son bonheur, celui de sa famille et même celui de la jeune fille. La probité et la générosité, sujets des éloges des contemporains de Didier seront les qualités notables de Monsieur D'Orbesson, homme d'affaires.

La deuxième partie sera composée des sentiments paternels de Denis Diderot, et de ses idées sur l'éducation des enfants. Car Cécile et St. Albin ont été élevés sans le secours d'une mère et par les bons soins et les vues peu orthodoxes de leur père. L'aversion du philosophe pour la vie religieuse éclatera, lors de la résolution de Cécile d'entrer au couvent. Enfin ses vues sur le mariage sont mises à jour en ce qui concerne l'avenir de Cécile et ressemblent à celles dont nous avons parlé lors du mariage d'Angélique.

Pour compléter cet ensemble il suffit d'ajouter les sentiments pronés par l'écrivain, et qui remplaçaient pour lui les trois vertus cardinales qu'il avait

abandonnées; car au lieu de la foi, de l'espérance et de la charité le père embaumera de vérité, de moralité et de sensibilité.

CHAPITRE III

MONSIEUR D'ORBESSON

Dans les Entretiens sur le fils naturel publiés en 1757, et précédant de près d'un an la mise en chantier du Père de famille, Diderot nous fait part de son point de vue sur le sujet bon à porter en scène. Nous savons qu'il désirait une intrigue et des personnages réalistes afin d'encourager son public à s'identifier avec eux.

Du choix qu'il a fait, il nous dit:

"... Ce sujet me tourmente; et je sens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaisie; car c'en est une, comme il en vient à tout homme qui vit dans la solitude... Le beau sujet, que le Père de famille!... C'est la vocation générale de tous les hommes... Nos enfants sont la source de nos plus grands plaisirs et de nos plus grandes peines... Ce sujet tiendra mes yeux sans cesse attachés sur mon père... Mon père...!"¹

Penchons-nous donc sur le personnage de Monsieur d'Orbesson, modèle des pères du XVIIIe siècle.

Depuis plusieurs nuits, le jeune St. Albin, fils

de monsieur d'Orbesson découche. Le père, plein d'inquiétude, refuse de prendre du repos et passe des nuits blanches à attendre le retour du prodigue. Dans son esprit se succèdent toutes les images de dévergondage accessibles à un jeune homme. Il refuse cependant de prononcer les paroles qui blâmeraient son fils sans que celui-ci ait eu le moyen de se disculper. Sa pensée assimile les possibilités et la phrase murmurée dénote l'anxiété de son coeur "... Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?"² Son doute est apparent mais sa réticence laisse apercevoir l'espoir que les leçons données porteront de bons résultats. Sa résolution est prise cependant: il confrontera son fils à sa rentrée.

Depuis la mort de Mme d'Orbesson, son frère le Commandeur s'est établi au sein de cette famille, qui était unie et paisible et y a amené la tyrannie. Monsieur d'Orbesson a donc la double tâche d'élever ses enfants selon ses principes et, en même temps, de lutter contre ceux de son beau-frère. Il se sent "... solitaire au sein de ma famille ..." (Acte I, scène 5). Son malheur le fait gémir et il confie à Germeuil, fils d'un ami décédé, secret admirateur de Cécile et son fils adoptif que "... les larmes d'un père coulent souvent en secret..." (Ac-

te I, scène 5).

La conduite de son fils l'exaspère au point qu'il oublie que celui-ci est véritablement un homme, et il parle de lui comme de "cet enfant". Malgré sa peine profonde, sa tête reste lucide. il s'aperçoit que son fils a soudainement changé de vie: jeune élégant il est devenu d'une simplicité extrême; au lieu de s'amuser avec des amis frivoles, il lit ou écrit, et, à part ses disparitions nocturnes qui coïncident avec ce changement, il mène une vie exemplaire. Ce qui chagrine d'Orbesson, c'est le manque de confiance de St. Albin qui l'évite et ne lui parle que de trivialités. C'est aussi l'apparence d'une double-vie qui pourrait être l'indice d'un conflit psychologique d'un être vertueux de jour et vicieux de nuit.

Laissé seul et déchiré par ses pressentiments, il est surpris par l'arrivée dans son salon d'un ouvrier qui, lui aussi, est perdu dans une rêverie introspective. St. Albin, en proie à une émotion intense confesse sa détresse. Il évoque les sentiments qu'il a toujours ressentis envers son père ainsi que la confiance qu'il lui inspire:

"Si j'ai jamais éprouvé votre bonté, si dès mon enfance j'ai pu vous regarder comme l'ami

le plus tendre; si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas..." (Acte I, scène 7).

En écoutant les balbutiements de son fils, l'homme qui se sentait terrassé sous le poids d'un malheur imminent se redresse et écartant l'idée du déshonneur qui avait hanté sa pensée, n'aperçoit plus devant lui "qu'un insensé" à qui il faudra pardonner la conduite.

L'histoire de l'amour de St. Albin pour une jeune fille pauvre, mais parée de qualités suit pas à pas l'idylle de Diderot et de Toinette. Malheureusement le destin va séparer les amants car Sophie est sur le point de retourner en province. Monsieur d'Orbesson promet cependant de la recevoir. Il est poussé par la curiosité et par l'espoir que possédant de telles vertus, elle acceptera de bon coeur la proposition d'un père éploré.

"... Un jeune homme passionné, violent s'exagère à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je?..." (Acte I, scène 8).

L'exposition du premier acte dépeint le personnage de Monsieur d'Orbesson sous l'aspect paternel exclusivement; le deuxième acte au contraire nous éclaire sur le caractère général du bonhomme et sur sa manière d'agir dans le monde des affaires.

Monsieur d'Orbesson devient le sujet d'une étude logique sous la plume du mathématicien Diderot. Avec une économie de mots qui prête à l'admiration, il pose ce portrait avec la précision d'une formule algébrique. Le caractère du père, homme d'affaires, est auréolé des qualités entrevues dans Didier Diderot; bonté, probité, honnêteté. L'image projetée ainsi reflète celle du philanthrope, dispensier de ses biens. Le père manipule allégrement les cordons de sa bourse, soit pour accorder un délai au paiement d'une dette échue, soit pour faire discrètement la charité à quelque "Pauvre honteux". Son esprit pénétrant et vif observe, analyse et juge selon son propre mérite chaque cas qui se présente à lui. C'est avec sourire aux lèvres, toujours avec bienveillance que les mots d'encouragement cascadenent comme des couronnes de fleurs de la bouche de cette imitation de patriarche biblique. L'auteur est si préoccupé par l'idéal de perfection qu'il en oublie l'espèce humaine et insuffle son héros d'une odeur de sainteté, aussi incroyable que banale.

Le portrait de justicier se termine par l'histoire d'un voisin que l'ambition pousse à convoiter les terres de d'Orbesson. La justice et la commisération employées

jusque là pour les affaires d'autrui seront de même applicables aux siennes. Il refusera toute considération à cet homme malhonnête, afin de préserver le patrimoine pour ses héritiers.

"Je ne me laisserai pas dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfants à l'homme avide et injuste..." (Acte II, scène 1).

De même, l'un de ses serviteurs lui ayant menti, il devient impitoyable et le renvoie sur le champ "... On ne ment pas chez moi". (Acte II, scène 1). On se souvient que le mensonge était pour Diderot la pire faiblesse.

Pour ajouter aux soucis qui s'accroissent sur ses épaules, l'avenir de Cécile doit être décidé ce jour-même. Une jeune fille de cette époque, ne possédait qu'une alternative: la vie religieuse ou le mariage. Cécile se persuade que la seule solution pour s'éviter des peines est d'entrer au couvent. La réaction paternelle est typiquement celle d'un grand nombre de parents devant une existence regardée comme stérile et même barbare,

"... La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité... Je n'aurai point donné la vie à un enfant; je ne l'aurai point élevé; je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son

bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau..." (Acte II, scène 2).

Pour contre-balancer ce jugement sévère, il exhalte les vertus du mariage utilisant un lyrisme et un enthousiasme exagérés:

"... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage?... Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant?..." (Acte II, scène 2).

Croyant détecter une réticence dans les paroles de Cécile, le bonhomme déplore encore une fois le manque de confiance de son enfant et s'accuse d'en être cause "... et si j'avais perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherais la raison..." (Acte II, scène 2).

Enfin le dernier coup de plume est appliqué au portrait lorsque Monsieur d'Orbesson reçoit Sophie, exécutant la promesse faite à son fils. Il admire avec tristesse et compassion, les traits nobles de la jeune fille, mais le père de famille accomplit son devoir en la priant, au nom de son amour, de retourner auprès de sa mère afin de ramener la paix dans le coeur de l'amant et dans celui de sa famille.

"Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils; c'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parents: vous le savez si bien." (Acte II, scène 4).

Connaissant la nature humaine, il évoque à ses yeux les conséquences malheureuses d'une union incompatible avec les préjugés sociaux d'alors et fait appel à l'esprit de sacrifice toujours dormant dans un coeur féminin. Le père exerçait à cette époque des droits héréditaires et inviolables qui faisaient de lui un véritable tyran dont les droits étaient renforcés et par l'église et par l'état.

Monsieur d'Orbesson, homme sensible, se trouve dans l'obligation de lutter contre les sentiments de pitié et d'admiration qu'il ressent pour Sophie, afin de sauver son fils d'une action qui le dégraderait.

"O lois du monde! O préjugés cruels!... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent! pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité?... Secouons, s'il se peut de mon âme, l'impression que cette enfant y a faite..." (Acte II, scène 5).

Le père et le fils se confrontent enfin, l'un ayant comme atout la raison, l'autre l'amour. Monsieur d'Orbesson obéissant à son devoir, démontre sans éclat et point par point, l'impossibilité du mariage convoité. Exposant les aspirations bourgeoises nécessaires à la

réussite d'un bon mariage, il énumère les conditions requises pour assurer la félicité non seulement des mariés mais aussi celle des parents :

"Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur et satisfaire à mes espérances."

(Acte II, scène 6).

Ne pouvant rien obtenir de St. Albin, le père se résout à mettre en jeu la dernière carte qu'il possède et dont il a horreur : il lui ordonne de quitter son projet "par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfants", (Acte II, scène 6).

Le père, désolé de l'entêtement de son enfant le maudit. Mais à peine prononce-t-il sa malédiction qu'il court l'embrasser en invoquant la mort pour finir ses tourments. Sa dernière carte jouée, il sent s'écrouler le bastion sur lequel il avait placé son espoir ; l'éducation expérimentale basée sur l'exemple et le bon sens s'est avérée inadéquate. L'amour est le vainqueur de la raison et des préceptes sociaux bourgeois qu'il a désiré inculquer.

Diderot avait conçu son drame bourgeois comme le peintre Greuze peignait ses toiles. Il en était du reste le fervent admirateur et son cœur s'épanouissait devant Le fils ingrat et L'accordée de village. La compo-

sition de ces peintures correspond précisément à sa conception du sujet pathétique qui est supposé emplir le coeur d'une "émotion douce".

Les critiques en général ont condamné le second drame de Diderot comme étant ennuyeux et sans grand intérêt. Il faut avouer que c'est le genre dans lequel le talent du philosophe a sombré malgré son désir d'être acclamé comme auteur dramatique. Devons-nous donc éliminer cette partie de son oeuvre? Certes non, car si les principes pour une révolution théâtrale n'avaient pas été posés, nous n'aurions de nos jours le théâtre moderne dont l'intrigue, le langage et le décor s'inspirent encore des préceptes de Diderot. Le philosophe voyait juste mais il pécha en ne pouvant appliquer ses données et en suivant l'élan de son âme et son extrême sensibilité. Il ne faisait, du reste, que de suivre la mode du temps en acquiesçant au goût du public.

Si l'on dépouille le drame de toutes paroles et de tous signes orthographiques superflus, nous nous trouvons devant une situation dont l'universalité est reconnue depuis toujours, le mariage et les incidents qui l'entourent ayant été l'un des thèmes favoris de la littérature bourgeoise. De tous temps, le choix d'époux

bien assortis soit par le rang social, soit par l'attrait pécunier et selon les conventions imposées par la société, fut la cause de nombreux drames et de fins tragiques. De nos jours le problème est résolu par des machines électroniques qui se chargent d'assortir des couples compatibles en tous points. Le père, chef de famille par la volonté de Dieu ou celle des hommes devenait alors le gardien des traditions et des usages de la société. C'est donc sur ses épaules que reposait le devoir de veiller au bien-être familial et de faire prévaloir son autorité.

On se pose cependant la question du nom à particule de ce père bourgeois. Pour ne pas trop s'écarter des voies traditionnelles Diderot fit-il une concession au public aristocratique en affligeant son personnage d'un nom à charnière? Voulut-il en même temps représenter l'alliance de la petite noblesse et de la haute bourgeoisie? De toutes manières, il provoquait ainsi la sympathie des deux classes en question envers son héros. Le nivellement de la société n'ayant pas encore eu lieu il était très hardi pour l'écrivain de présenter ce milieu social comme idéal.

Son grand défaut fut de reporter tous ses soins

sur la description de la condition sociale et de négliger le caractère et les passions. En ne présentant que la vérité du milieu, il a atrophié le caractère humain de son personnage et a substitué une marionnette dépouillée de vie. Si l'on admet que Diderot a été guidé par un idéal préconçu, il faut pourtant convenir qu'il s'est laissé éblouir et que pour provoquer l'admiration des qualités bourgeoises il a faussé l'opinion en ne déployant qu'un écrin vide.

Le spectateur du XVIIIe siècle était très susceptible aux excès de sensibilité qui voilaient l'absence de sentiments profonds; sans cette exagération sentimentale il ne pouvait encore s'associer à un monde presque inconnu, dont les valeurs changeantes allaient bouleverser son univers. Il était incapable d'envisager un vrai héros dramatique sous des apparences familières et dans ses situations quotidiennes banales. Sa race avait toujours été le but de la comédie et ce n'est qu'après la Révolution qu'il prit conscience de son état humain et de sa valeur morale. Aujourd'hui le même genre de drame peut être joué, sans emphase, devant un public conscient des misères et des douleurs qui confrontent l'individu médiocre parce que ce public est cet individu.

C'est pour cela que le personnage manque d'envergure et de dynamisme. Le père est lucide quant à la situation dans laquelle se trouve son fils, il raisonne avec justesse sur les conséquences de la folie de St. Albin, mais ce conflit est tout extérieur, sa douleur s'exprime par des interjections et le tourment de son âme n'est jamais apparent. Les directives de Diderot indiquaient que les acteurs devaient faire usage de la pantomime pour exprimer leurs sentiments. La raison non le coeur était le guide, peut-être est-ce là le secret de cette lacune qui nous rend le personnage irréel.

Il ne faut pas non plus oublier que le but de Diderot était d'inspirer la vertu "Ne vivre, ne respirer que pour elle; s'enivrer de sa douce vapeur..." s'exclame-t-il dans le Fils naturel (Acte IV, scène 3). Dans une telle euphorie, y avait-il de la place pour les faiblesses humaines?

Gustave Lanson a remarqué que le père "portait sa paternité comme un sacerdoce"; acceptons donc ces paroles pertinentes en considérant le sacerdoce comme l'apostolat du dévouement et du renoncement.

CHAPTER IV

MONSIEUR VANDERK

Comme son ami Denis Diderot, Michel-Jean Sedaine a lui aussi un modèle dont il se sert pour écrire le Philosophe sans le savoir "le seul drame du XVIIIe siècle qui présente encore quelque intérêt."¹

Imprégné des idées philosophiques, Sedaine consulte d'une part l'article "Philosophe" écrit par Diderot dans l'Encyclopédie, et d'autre part le Père de famille.

"Le Philosophe sans le savoir..., n'est rien autre en réalité que le Père de Famille de Diderot refait par un homme qui a su mettre en pratique, en les corrigeant, les théories de l'auteur du Fils naturel."²

Imbu des théories échaffaudées par son ami pour renouveler les pièces théâtrales il est guidé par ses suggestions pour la forme et pour le fond. Est-ce par admiration pour Diderot ou simplement pour exhalter le

rôle du père que Sedaine choisit ce personnage comme le protagoniste de sa comédie? Ces deux sentiments s'entrelaçaient sans doute dans l'esprit de l'écrivain, car le père de Sedaine étant mort ruiné, l'orphelin à l'âge de 13 ans devint le père de famille et le seul soutien de plusieurs frères et soeurs qui lui donnèrent du souci et le repayèrent avec ingratitude. Malgré cela son grand coeur le poussa à l'âge d'homme d'adopter trois ou quatre bambins dont l'un devint le peintre David.³

De toutes façons, le disciple dépassa le maître car le caractère de Monsieur Vanderk, philosophe, est assurément mieux campé et plus plausible que celui de Monsieur d'Orbesson. Les sentiments pathétiques, si surannés aujourd'hui sont absents et au lieu d'un sourire moqueur, il reçoit notre sympathie comme homme sage et courageux, acceptant sans fléchir son destin. Pas de déclamations insolites, de travestissement absurde, mais un intérieur familial vrai, des évènements possibles, enfin des personnages, qui s'aiment et agissent selon les dictées de leur coeur.

Le philosophe d'après Diderot, est un honnête homme qui agit en tout par raison et qui joint à un

esprit de réflexion et de justice, de bonnes moeurs et des qualités sociables. Son plaisir le porte à aider son prochain et ses actions sont rigoureusement contrôlées afin de ne commettre aucun excès. En même temps, son devoir de citoyen lui dicte de rendre service à la société dont il est un membre honoré. En résumé, il "veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre"⁴; cet épicurisme le fait frère de Montaigne.

Le jour du mariage de sa fille Sophie, jour où la gaîté et le bonheur devraient régner, Monsieur Vanderk se trouve confronté par une situation dont les conséquences apporteront le déshonneur de sa maison. En effet, son fils va se battre en duel, au moment même où la cérémonie nuptiale doit se dérouler. Les deux hommes réussissent à garder le secret de la rencontre, et la pièce pivote sur l'antithèse du bonheur et du malheur qui pénètrent en même temps sous le même toit.

Monsieur Vanderk est le pignon autour duquel se meuvent les différents membres de son entourage. Il est non seulement le chef de famille, le conseiller et l'ami des domestiques, mais aussi le capitaine qui

tient dans ses mains fermes la barre du vaisseau commercial qu'il dirige. Bien que nous fassions sa connaissance en pleine effervescence, son attitude est calme et imperturbable, la tempête qu'il va essayer, ne ridera que très légèrement la surface de sa raison, et tel qu'il nous apparaît au début de la pièce, tel nous le retrouverons à sa conclusion. Son stoïcisme lui fait accepter avec une sensibilité mesurée le revers de fortune dont il est accablé.

Tout d'abord, examinons Monsieur Vanderk, négociant fort cossu, dans ses rapports avec Antoine, son homme de confiance qui le sert depuis son mariage et lui est attaché par les liens ténus de l'amitié et de la reconnaissance. Monsieur Vanderk au milieu des derniers préparatifs pour les accordailles, se préoccupe du surcroît de travail que ses invités et leurs domestiques vont lui occasionner. En hôte avisé, il lui recommande de veiller à la boisson car dit-il "Je ne veux pas de débauche"⁵ (Acte I, scène 4) et lui recommande "Que la table des commis soit servie comme la mienne" (Acte IV, scène 4). On s'aperçoit par ces deux répliques avec quel soin et quelle prévenance il entoure tous ceux qui l'approchent, ne serait-ce que

la valetaille d'autrui.

Le dévouement d'Antoine pour son maître le pousserait à se sacrifier si le philosophe ne l'en empêchait. Au quatrième acte apprenant le danger que court son jeune maître, Antoine en effet élabore un projet par lequel il embusquera son adversaire.

"Je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai, ou il me tuera; s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander." (Acte IV, scène 9).

Cette dernière phrase révèle l'estime et la confiance dans laquelle il tient le négociant.

Monsieur Vanderk, en père aimant et soucieux de l'avenir de son enfant a choisi avec soin son futur gendre tout en laissant parler le coeur de Sophie. On se rend compte ici, du nouveau courant, dont Marivaux s'était déjà fait l'interprête. Sa fille, comme toutes les jeunes filles à la veille de leur mariage, prend plaisir à essayer la robe et les bijoux qu'elle portera le lendemain. Toute heureuse de sa transformation, elle n'a qu'une pensée: celle de confondre son père dans l'espoir qu'il ne la reconnaîtra pas.

Monsieur Vanderk, averti de la supercherie par Antoine, l'accueille dans son cabinet de travail et

sur la présentation d'un billet à ordre, lui remet sans hésiter les trente louis demandés. Quoique cette farce ait été de la plus grande innocence il profite de l'occasion pour donner une leçon sur le mensonge, que même innocent il considère le pire des vices, suivant ainsi les préceptes de Diderot:

"Garde-le ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté, même en badinant" (Acte I, scène 6).

L'amour que Monsieur Vanderk voue à sa femme est lui aussi, empreint de bonté, de délicatesse et de dévouement. Le sentiment qui unit les deux époux repose sur une idylle de jeunesse, dont les conséquences furent d'une part néfastes pour l'honneur de la famille et de l'autre, extrêmement opportunes pour la conduite de ses affaires. "Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir..." (Acte II, scène 4). Lors de la première rencontre si l'on en croit les paroles du philosophe, son coeur fut ébloui par les charmes et les qualités de sa future. Cette passion n'a fait que croître avec les années, si bien que monsieur Vanderk, en mari prévenant et désireux de lui éviter la moindre peine, dissimulera sous une insouciance contrôlée le fait que leur fils se bat sur le

champ d'honneur. Sa sollicitude pour sa femme indisposée, le soutiendra dans ce qu'il considère son devoir. Sous des demi-mots, il lui cache le trouble qui l'habite, mais dont on entrevoit immédiatement le sens et la portée:

"... Permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction, votre santé me fait le plus grand plaisir; nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous... la plus grande félicité est si peu stable, si peu..." (Acte IV, scène 12)

Il ne nous reste donc plus que d'examiner les relations entre père et fils, ou si l'on veut, d'étudier les réactions du philosophe au moment de la crise. Tout d'abord nous devons assister à la confession qu'il fait à son fils lorsque celui-ci découvre qu'au lieu d'avoir signé le contrat de mariage avec son nom, il signe de son titre de chevalier et baron.

Monsieur Vanderk est donc noble de naissance. Les attentions d'un jeune officier envers sa fiancée l'ayant rendu fou de rage une altercation s'en suivit, et le matrot fut tué d'un coup d'épée. Forcé de quitter la France sous peine d'une condamnation certaine, il s'échappa en Hollande où il fit la connaissance d'un armateur qui par affection le prit sous son égide. En mourant, le Hollandais lui laissa sa fortune et son nom,

ce qui lui permit de rentrer au pays et de prospérer par le négoce.

Ces revers de fortune eurent un effet bienfaisant sur notre personnage. Il faut ouvrir ici une parenthèse et se rappeler les conditions de la noblesse à cette époque. Les jeunes gentilshommes, élevés avec les préjugés de leur caste, vivaient encore dans l'oisiveté et la frivolité, et lorgnaient d'un air supérieur et fort désobligeant la haute bourgeoisie qui travaillait dans le commerce. Voltaire, dans la lettre X des Lettres Philosophiques, intitulée "Sur le commerce", ironise sur cette attitude hostile au négoce. Il questionne l'utilité des jeunes nobles qui, venus de province dépenser leur patrimoine à la cour, connaissent tous les mouvements du roi à une minute près, et les contraste avec le "négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde."⁶

Monsieur Vanderk, disciple des esprits éclairés de son temps, s'est dépouillé de ses préjugés et ne rougit pas de son état, au contraire, il loue avec satisfaction et avec une pointe d'orgueil les mérites de sa profession. On retrouve dans la réplique suivante

l'écho des paroles du patriarche de Ferney:

"Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin comme la monnaie d'un souverain que la valeur du métal serve de caution à l'empreint, sa personne a tout fait; il a signé cela suffit." (Acte II, scène 5).

La fierté du négociant s'explique premièrement à cause de sa vision d'un avenir fructueux où le marchand deviendra: "l'homme de l'univers."⁷ Grâce à lui, l'économie nationale se renflouera, le commerce en fleurissant apportera l'aisance et la prospérité dans tout le pays et la France pourra rivaliser à nouveau l'empire britannique.

Deuxièmement, pour accomplir une telle tâche, les hommes d'affaires doivent acquérir les qualités qui les rendront nobles: c'est à dire "la droiture, l'honneur, la probité." (Acte II, scène 4) Ces vertus sont bien entendu une transposition de celles qu'un noble digne de ce nom aurait dû posséder. En dernier lieu, les négociants en formant une alliance internationale, en s'entraïdant et en partageant les dangers et les pertes ainsi que les profits, forgeraient un lien d'amitié fraternelle qui les transformerait en artisans d'une "paix universelle."⁸

Notre homme ne reconnaît que deux états qui seraient peut-être au-dessus du commerçant; celui du légiste et celui du guerrier qui "défend sa patrie". Cette dernière idée se trouve dans le passage sur les Troglodytes dans l'oeuvre de Montesquieu:

"Lorsque ce peuple, poussé à la dernière extrémité, par l'envie et la convoitise du peuple voisin, résiste avec ardeur à leur agression."⁹

Pourquoi le père a-t-il jusqu'à présent dissimulé à ses enfants ses titres de noblesse? Il leur a même caché l'existence de sa soeur, une marquise, femme ingrate et orgueilleuse de son rang, qui tout en acceptant l'aide financière de son frère, le traite de haut et refuse de reconnaître le lien de parenté qui l'unit au soi-disant roturier.

"... Cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains le nom de frère profanerait ses lèvres; elle est cependant la meilleure des femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance."

(Acte II, scène 6)

On peut présumer que Monsieur Vanderk lors de sa rentrée en terre natale, incertain de l'accueil que lui ferait la police, continua par prudence et pour empêcher tout désagrément, de porter le nom de son bienfaiteur. La discrétion étant à cette époque une vertu non seule-

ment recommandée mais essentielle, pratiquée par ceux qui espéraient ainsi se soustraire aux griffes de l'autorité. Mais un sentiment beaucoup plus profond, essence de la pensée philosophique exerça une influence sur sa conduite:

"Par une prudence peut-être inutile: j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devint le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-mêmes. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seraient produites avec plus d'amertume." (Acte II, scène 5)

L'intérêt de l'intrigue repose principalement sur deux duels. Celui qui obligea Monsieur Vanderk à s'expatrier et celui de Vanderk fils. L'ironie de la situation n'échappe pas au père qui y voit la punition du ciel pour son action passée. Mais malgré l'angoisse qu'il éprouve en songeant aux conséquences irrémédiables, il ne perd pas sa lucidité. Tout au contraire, c'est en employant sa raison de philosophe qu'il évalue la situation et se prépare avec soin à toute éventualité. Le premier résultat qu'il envisage serait de voir sortir son fils vainqueur du combat. Cette possibilité tout en réchauffant son coeur, le glace d'effroi, car il hait l'idée que son héritier soit flétri comme meurtrier et qu'il devienne un fugitif de justice.

Fidèle à son rôle de protecteur et pour l'aider à se dérober à la police, Vanderk écrit des lettres de recommandation à des connaissances afin de lui permettre de s'échapper de France. Ces missives lui ouvriront les portes d'établissements commerciaux à l'étranger et l'établiront dans une profession honnête et lucrative. Le deuxième résultat serait, cela va sans dire, la mort du fils au champ d'honneur. Pour s'épargner le choc de cette affreuse nouvelle, il enjoint Antoine d'épier de loin les mouvements du duel et de revenir en toute hâte lui en communiquer l'issue. Afin de ne pas trahir ses émotions et de rester maître de soi devant ses invités, il lui demande de frapper trois coups à la porte de son cabinet en cas d'un funeste dénouement. De cette manière, le maître et son dévoué serviteur disparaîtront silencieusement pour aller rendre les derniers devoirs à la victime, sans éveiller les soupçons de la compagnie.

Monsieur Vanderk s'afflige de la perte d'une vie causée par les préjugés sociaux de son époque. Il accepterait néanmoins avec stoïcisme une mort qu'il considère honorable: "... Ah! si son sang coulait pour son roi ou pour sa patrie..." (Acte II, scène 9).

Quoique le duel fût contraire à sa philosophie, parce qu'il s'avère d'une part contraire à la nature et d'autre part contraire à la raison, Monsieur Vanderk ne voit pas d'alternative possible dans cette affaire d'honneur.

"Je suis bien loin de vous détourner de ce que vous avez à faire. Vous êtes militaire, et quand on a pris un engagement vis-à-vis du public on doit le tenir, quoi qu'il en coûte à la raison, et même à la nature."

(Acte III, scène 8)

Si l'on se souvient de l'intransigeance du vieil Horace dans sa célèbre réplique; "Que voulez-vous qu'il fît contre trois?" "Qu'il mourût"¹⁰, la réponse du père est le pathétique cri d'un coeur blessé au plus profond de sa fibre; en effet, quand Antoine lui demande ce qu'il désire, il répond avec une emphase grandiose "Ce que je veux? Ah! Qu'il vive!" (Acte III, scène 10). Le sentiment paternel est ici plus fort que l'honneur.

Le cinquième acte se prépare sous de noirs auspices. Le destin du jeune Vanderk sera-t-il la mort ou l'exil? Le philosophe ploiera-t-il sous le fardeau ou se redressera-t-il toujours logique et confiant devant l'avenir assombri? A la scène quatre, nous avons devant les yeux, deux pères, Monsieur Vanderk d'une part et Monsieur D'Esparville de l'autre, qui arrive à l'heure cruciale pour

le rendez-vous pris la veille. Sans aucun pressentiment, tous les deux parlent de leurs affaires, ne se rendant pas compte au début de leur confrontation qu'ils sont l'un et l'autre, père d'un des deux imprudents qui se battent à l'heure même.

Monsieur Vanderk se montre toujours d'une exquise politesse. Il s'excuse d'avoir fait attendre son visiteur. Tandis que Monsieur D'Esparville, fatigué des démarches inutiles qu'il a été obligé de faire pour obtenir des fonds liquides contre une lettre de change, est écoeuré par la malhonnêteté et l'avarice des usuriers qu'il a visités. Il est frappé par le taux exagéré qu'on exige de lui, "... parce qu'ils voient que j'en ai besoin." (Acte V, scène 4). Etant protestant et porteur du ruban bleu, ruban de l'ordre du Mérite militaire réservé aux officiers de l'église réformée, il a essuyé mille refus à cause des préjugés religieux. Monsieur Vanderk, lui n'y voit aucun inconvénient. Sans hésiter et sans escompter la lettre, il paie en argent comptant la somme prescrite, faisant entendre à son visiteur que, n'étant pas dans la finance, il est très heureux de rendre service. Durant la conversation Monsieur D'Esparville épanche son coeur et Monsieur

Vanderk est alors confronté avec la révélation du nom de l'adversaire de son fils et le son des trois coups si redoutés. Sans broncher, il prend congé de son invité et fait entrer Antoine. En apprenant la mort de son fils, qui du reste s'avérera une fausse nouvelle, Monsieur Vanderk ne perd pas son sang-froid et continue à donner des ordres pour épargner toute douleur à sa famille. Sur ces entrefaites, les deux jeunes gens, rescapés du combat, entrent en scène et c'est toujours sans émotion et sans éclat que Monsieur Vanderk accepte le destin. Peut-être trahit-il l'allégresse de son coeur en invitant humblement les deux D'Esparville à partager la joie familiale ajoutant avec son calme ordinaire "... Que rien ne transpire ici, cela troublerait la fête..." (Acte V, scène 14).

Après avoir lu Le Père de famille et Le Philosophe sans le savoir, et après avoir examiné les premiers efforts d'un nouveau genre encore bien chancelant, nous observons dans le personnage qui nous préoccupe une évolution qui affectera la course du théâtre et promouera la fécondation du drame réaliste.

Si le drame de Diderot a péri par excès de sensibilité, il faut reconnaître que Sedaine en appliquant

les idées de son ami réussit à produire un personnage sympathique dont le ton modéré et la grande restreinte de sentiments émeuvent sans pour cela faire éclater en sanglots.

En partant du précepte philosophique que même sous l'effet des passions il faut agir avec raison, nous mettons le doigt sur le défaut principal de Monsieur d'Orbesson, et sur la qualité qui donne à Monsieur Vanderk une profonde vérité humaine. Le caractère du père dégénère petit à petit quand il est convaincu que son fils fera un mariage d'amour. L'obstacle fort minime, puisqu'il ne s'agit que d'une soi-disant mésalliance, provoque tant de gémissements et de larmes, que l'homme disparaît et que nous n'apercevons plus que des lambeaux. C'est tout le contraire chez le Philosophe. Vis-à-vis de la mort presque certaine de son fils, son caractère ne fait que de s'affermir et de s'ennoblir. Il devient le héros malheureux et stoïque, protagoniste des tragédies classiques. Pourtant en s'affermissant il ne devient pas la statue de marbre, froide et aveugle qui marche à son destin sans égards pour les sentiments d'autrui, bien au contraire, plus il se sent accablé plus l'affection qu'il éprouve pour les siens s'aiguise

et plus sa sollicitude se fait grande. De cette manière le spectateur plonge ses regards dans une âme vivante et respire les vertus bourgeoises à leur éclosion.

Ce sont ces réactions modérées mais sensibles qui font l'attrait de cette pièce car elles dépeignent les sentiments qui agitent la plupart des gens pour lesquels la pièce est écrite. Romain Rolland met le point final sur la qualité des spectateurs du drame réaliste. "Le public bourgeois n'est capable de juger que d'un art réaliste moyen, étayé sur le bon sens et sur l'observation à dose modérée."¹¹

La bourgeoisie du siècle des lumières voulait se voir sur scène et s'attendait à ce que le héros bourgeois égale en noblesse et en conduite le héros antique, Sedaine a rempli leur désir.

L'auteur a donc contribué à faire du père un personnage de première grandeur non seulement comme héros dramatique mais aussi comme chef de famille et soutien de la société. Joignons-nous donc à cet éloge de Brunetière.

"Enfin, et surtout, nous sommes en présence ici non plus d'une imagination d'auteur, mais d'une véritable imitation de la réalité... Sedaine était donc dans la vraie voie, dans la bonne, celle de l'imitation de la réalité, en dehors ou à côté de laquelle il ne pouvait pas y avoir de salut pour les drames."¹²

CHAPITRE V

EFFETS DU MATERIALISME SUR LA BOURGEOISIE

Le peuple Français avait été mis pour la première fois en présence de richesses insoupçonnées quand, au début du XVIIIe siècle, le système de John Law en lui dessillant les yeux, avait fait scintiller la promesse de gains pécuniers fabuleux et cela en un temps record. Comme on le sait, cette bulle dorée ne tarda pas à éclater entraînant avec elle nombre d'infortunés. Cette crise de folie passée, la plupart des Français, dégri-sés, retrouvèrent leur équilibre pour un instant perdu.

Mais le feu couvait sous la cendre et la tourmente de la fin du siècle, en oblitérant l'ancien régime, ranima la flamme vacillante. Une monarchie venait de disparaître, une nouvelle royauté émergea de ces décombres, sacrant l'argent sa souveraine.

Lors des années révolutionnaires, les dépenses aug-

mentaient chaque jour d'une telle manière que ce gouffre devint bientôt un puits sans fond. Le remède qui n'était qu'un palliatif au goût du jour, fut de mettre à la disposition de la nation, les biens du clergé. Ceci s'avérant insuffisant, on décida de créer des millions en papiermonnaie, qui seraient remboursés par la vente des terres d'église. De là, il n'y avait qu'un pas à confisquer les biens des nobles émigrés et même d'inventer des catégories de suspects dont les crimes bien souvent imaginaires furent punis par la confiscation ou le séquestre. "... Ce gigantesque transfert de la propriété immobilière est l'un des résultats capitaux de la révolution..."¹

Comme Balzac nous l'a dépeint dans ses romans, un grand nombre de bourgeois, le père Grandet par exemple, commencèrent leur fortune en acquérant ces biens devenus publics. Le paiement était facilité par la méthode d'achat proposée par le gouvernement: on était tenu de verser un premier acompte immédiatement et le reste se répartissait sur des échéances qui pouvaient s'échelonner sur une période de douze ans. La débâcle de l'assignat permit donc des gains énormes car il suffisait d'être assez astucieux pour reculer les paiements jusqu'au mo-

ment où la dévaluation étant telle, on devenait propriétaire pour une brassée de papier. Les bourgeois devinrent donc les principaux bénéficiaires du nouveau système monétaire.²

Hélas, la crise financière ne fit que de s'aggraver de mois en mois car plus on imprimait de papier-monnaie plus le prix de l'or montait. Bientôt les commerçants et les paysans refusèrent les billets et n'acceptèrent que le métal ou les bijoux. Le marché noir sévit, tout le monde trafiqua. L'appât du gain se propagea, une nouvelle classe se forma: celles des nouveaux-riches. Talleyrand lui-même encourageait cette nouvelle noblesse "Il faut faire une grande, une immense fortune,"³ disait-il.

Tous les moyens servirent l'appétit des parvenus. La cupidité devint reine dans une atmosphère de misère et de corruption. Le peuple n'avait qu'une pensée: après le carnage il fallait jouir de la vie à tous prix. Le désir du siècle peut se résumer en deux mots: faire fortune.

Deux idées sont juxtaposées dans l'esprit des citoyens du début du siècle, qui échappèrent à l'orage révolutionnaire: le capitalisme et la liberté individuelle. Comme des enfants ils vont s'énivrer de l'un et de l'autre.

Bien que le désir de gagner de l'argent soit le propre de l'homme, le Français, paysan par excellence avait côtoyé pendant des années la tentation de s'enrichir facilement. L'épargne était sa vertu dominante. Bientôt elle deviendra la pierre d'achoppement sur laquelle il échafaudera le futur de ses descendants. Mais d'une vertu il va faire un vice. Il amassera une fortune, péniblement, s'imposant de nombreux sacrifices et de nombreuses privations, l'accumulation des louis d'or deviendra le symbole de son indépendance. Une certaine fierté le forcera à économiser un pécule qui lui garantira le pain de sa vieillesse, car il a horreur de la charité souvent désobligeante et toujours humiliante. Le matérialisme est le siège de sa dignité et l'espoir de l'ascension familiale.

Un grand désir s'empare de lui, son ambition n'est plus entravée par la tradition et les privilèges. Le rêve ardemment chéri d'appartenir à la société est à portée de sa main. Il imagine ses enfants s'établir honorables et honorés au sein d'un groupe social qu'il n'avait jamais espéré atteindre lui-même. De cette position il puisera l'orgueil d'aspirer au plus beau mariage pour ses filles; il troquera bien souvent avec

âpreté, une dot respectable contre un titre respecté. De même il pourvoiera ses fils de rentes afin qu'ils vivent dans l'aisance, sinon dans le luxe.

La seconde moitié du siècle va accélérer la passion de la spéculation et de l'agiotage. Au goût de l'épargne se joint la folie du jeu et l'ardeur de s'enrichir par des moyens bordant bien souvent la friponnerie et la malhonnêteté. Cette folie se répand dans toutes les couches de la société et englobe des milliers de petits épargnants.⁴

La transformation de la bourgeoisie, atteint son apogée en même temps qu'un nouveau mouvement théâtral fait son apparition. La scène est prête pour accueillir la comédie de moeurs dont Augier sera la flamme brillante, l'évolution du personnage du père prendra avec lui une qualité vraiment tragique, qui ira en s'accroissant jusqu'au théâtre réaliste de Henry Becque et de Brieux.

CHAPITRE VI
MAITRE GUERIN

"O père de famille, ô poète, je t'aime"¹ s'écrie Gabrielle, dans la pièce du même nom. Cette exclamation caractérise la pensée d'Emile Augier vis-a-vis du père de famille.

Un peu moins de cent ans après Sedaine, Augier va devenir le porte-parole des aspirations bourgeoises de son siècle. Pour lui un bourgeois doit avoir "l'âme saine, sens droit, volonté ferme, moralité intacte".² Avec lui, l'étude des moeurs conduit à examiner non seulement l'idéal d'un caractère mais, comme son grand prédécesseur Molière, lui fait satiriser les défauts du personnage. Son côté réaliste le pousse à opposer aux vertus, les vices qui se partagent le fonds de l'homme.

Emile Augier, produit de son temps, dénonce les deux maux que l'on associe toujours au Second Empire;

la fièvre de la spéculation et la poursuite honteuse de la fortune accouplée à l'ascension vertigineuse du matérialiste. Du père raisonnable et sublime de dévouement, il nous fait assister à l'avilissement du personnage dû au milieu social et à son ambition.

Augier, fils de bourgeois adorait sa mère et fut toujours un fils parfait. Il dédia "A la mémoire de mon cher père"³, sa pièce, Maitre Guérin, l'un de ses drames les plus puissants.

Maître Guérin.... est peut-être l'oeuvre la plus forte de l'auteur par le dessin des caractères: ce faux bonhomme de notaire qui tourne la loi et qui cite Horace gourmand et polisson après les affaires faites...⁴

Il croyait à un Dieu personnel, à l'immortalité de l'âme et au bonheur éternel dont la récompense serait obtenue par l'accomplissement des devoirs de charité et de justice. L'individu était responsable de ses actes et de ce fait la famille devenait le reposoir des vertus essentielles pour la conduite de l'existence. Le berceau familial est le lien symbolique qui doit unir un ménage.⁵ Sa réaction contre les excès du Romantisme fait de lui un promoteur de moralité et le poète de l'amour conjugal. Le bon Augier souffrait des vices et des défauts de parvenu des gens de sa classe et entre-

voyait le moyen de les en corriger en exposant ces travers sur scène. Il était convaincu que

"l'honnêteté au théâtre, doit prendre des allures héroïques et qu'il faut écrire la leçon en très grosses lettres pour qu'elle soit lisible partout."⁶

Ainsi sa pensée rejoint celle de Diderot.

Ses pièces deviennent le plaidoyer pour le retour à la moralité saine et honorable.

Quoique notre analyse soit celle de Monsieur Guérin nous devons ouvrir ici une parenthèse pour noter une gradation dans les pièces d'Augier. Cette gradation correspond à la transformation du caractère du personnage en question qui, d'un père intéressé au bonheur de son enfant devient un père ignoble dont la conduite n'est guidée que par l'appât du gain et l'ambition personnelle. Cette évolution suit chronologiquement la date de mise en scène des drames et l'on peut assumer qu'elle correspond de même à la maturité de l'auteur.

En 1854, Emile Augier fait représenter pour la première fois Le Gendre de monsieur Poirier. Dans cette comédie sérieuse il oppose les deux classes sociales, c'est-à-dire, la noblesse à la bourgeoisie, ou Monsieur Poirier à son gendre le marquis de Presles. Le marquis ruiné par les affres de la Révolution, s'est mésallié

en échangeant son titre de noblesse contre la garantie de pouvoir vivre avec tous les privilèges de l'ancien régime, vie de grand seigneur, de bonne chère et d'aventures galantes. Monsieur Poirier, bourgeois typique emploie ses ressources pour procurer un titre à sa fille unique, qu'il espère heureuse et certainement satisfaite de son sort. En retour de ses bienfaits il compte recevoir le pairage, objet des ses plus chers désirs. Monsieur Poirier est une copie en demi-teinte du Bourgeois Gentilhomme. La comédie comme elle se doit, finit sur une note heureuse, le jeune couple filant le parfait amour sous les yeux attendris mais non assagis du père. Celui-ci met pour un instant son ambition de côté afin de voir sa fille heureuse. Il termine sur un ton optimiste qui nous laisse entrevoir que ses espérances ne sont remises que de quelques mois et qu'il aura le dernier mot:

... Nous sommes en quarante-six. Je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept... et pair de France en quarante-huit.⁷
(Acte IV, scène 4)

L'année suivante, dans la Ceinture dorée, il nous présente le cas d'une jeune fille riche, dont la dot est l'obstacle de son bonheur. Le père Roussel, s'est enrichi d'une manière qui tout en étant acceptée en

affaires, est méprisée par les gens bien-pensants. En effet, il a échaffaudé sa fortune sur le malheur des autres en suivant la loi au doigt et à l'oeil. Il a profité d'occasions plus au moins discutables pour se rendre propriétaire d'immeubles innachevés et a gagné nombre de procès par des faux-fuyants. Monsieur Roussel est donc un homme qui, connaissant tous les dédales, s'en sert sans componction pour ce qu'il appelle honnêteté, sous le sceaux de la justice. En fait, il possède un coeur de pierre, dépourvu de toute charité et se réjouit de la malchance qui frappe autrui.

Monsieur de Trélan, amoureux de Caliste Roussel, agit comme la conscience du bonhomme et commence à lui dessiller les yeux. Après une lutte intérieure, Roussel reconnaît la justesse des arguments du jeune homme et en réparation d'un procès gagné contre son père, il lui envoie en restitution une somme de 50.000 francs. Monsieur de Trélan inexorable, refuse d'accepter cet argent et prend congé de Caliste, car son honneur lui dicte de repousser une alliance tachée. Sa nobilité le pousse à l'intransigeance et son honneur exige la restitution complète à toutes les personnes qui ont souffert des griffes de l'ambitieux. Roussel est ac-

culé au mur, entre l'orgueil d'avoir amassé une fortune et le devoir de la sacrifier pour le bonheur de sa fille. L'annonce de la déclaration de guerre, en le ruinant l'empêche de choisir entre son intérêt et l'amour paternel. Il n'y a plus d'obstacle alors au mariage et Rous- sel la conscience allégée se trouve le plus heureux des hommes. Dans ces deux pièces le père vaniteux et ambi- tieux cède aux dictées de son coeur pour engendrer le bonheur de son enfant.

En 1864, Emile Augier présente au public, une pièce dont le principal personnage incarne une âme viciée et perdue par l'intérêt et le gain. L'auteur est le peintre par excellence des ridicules et des désordres causés par le matérialisme bourgeois.

Maître Guérin est admirable. Fin, sounois, retors, avec des allures, parfois de large bonhomie, âpre, énergique, ambitieux, tyran à son foyer, jovial, un peu libertin, un peu prudhommesque, garde national, philosophe du caveau et citateur d'Horace...⁸

Nous sommes aussi confrontés par Monsieur Desconce- rets, inventeur incurable et inconséquent qui devient la victime des machinations de maître Guérin.

Il est aussi irresponsable qu'un enfant, vivant de rêves chimériques au milieu d'inventions abracadabrantes. Aussi devons-nous considérer ses actions comme le résul-

tat d'un esprit légèrement dérangé et incapable d'un jugement sain. Sa présence est cependant essentielle au déroulement de l'intrigue et il exhale le pathétique dans sa simplicité et dans sa faiblesse.

Dès le début de la pièce, la rechute du bonhomme apparaît inévitable quand il demande au notaire de lui avancer la somme de cent mille francs qu'il gaspillera pour effectuer des expériences qui devront le couvrir de succès et de gloire.

Maître Guérin saute sur cette chance inespérée. Légalement peut-être, serait-il dans son tort de prêter à un homme qui a "... perdu devant la loi mes droits de chef de famille..." (Acte I, scène 5). Mais de toutes manières, il ne risque rien, ni pour sa réputation, ni pour sa situation financière. Il a trouvé un homme de paille, oncle de sa bonne, un certain Brenu, qui en lui prêtant son nom, le met à l'abri de toutes poursuites judiciaires, d'accusations et de commérages.

Le notaire accomplit son forfait avec tout le decorum possible; c'est avec une grande minutie qu'il lit les actes se délectant des termes légaux qui confondent le pauvre Desconcerets. Celui-ci, enthousiasmé par son invention ne s'inquiète nullement de l'avenir. Néan-

moins Maître Guérin insiste sur la lecture complète sachant bien l'état d'esprit dans lequel se trouve son client :

"... Si, le 17 septembre 1863 à six heures trente-neuf minutes du soir, vous n'avez pas remboursé au père Brénu la somme de cent mille francs en espèces, la vente du château devient définitive, et vous l'aurez vendu les deux tiers de ce qu'il vaut..."⁹

(Acte I, scène 5).

Le premier coup de hache a été donné, Maître Guérin n'a plus qu'à prendre patience, car dans un an, le sapin tombera de lui même et il sera présent pour empocher le fruit de ses manœuvres :

"Il ne pourra pas dire que je ne l'ai pas averti... J'ai même pris des intérêts contre lui-même avec une sorte d'indiscrétion... mais je ne me repens pas; il vaut mieux être au-delà qu'en deçà du devoir. Maintenant puisqu'il tient absolument à se ruiner, autant que ce soit moi qui en profite..."

(Acte I, scène 6).

Est-ce pour apaiser sa conscience que Maître Guérin est si pointilleux sur la manière dont il présente les papiers à la signature de la pauvre dupe? Si, aux yeux de la justice tout s'accomplit sous la forme et avec la sauvegarde des lois, au point de vue morale, n'est-il point un être méprisant de profiter de la faiblesse et de l'amitié?

Il n'a aucune excuse, car il agit en pleine con-

naissance de cause et son modus vivendi est tracé avec précision et ne peut que réussir. Tout d'abord, il ne songe qu'à arrondir sa fortune par une affaire lucrative mais une lettre interceptée et ouverte sans scrupules, lui découvre d'autres horizons. Il reconnaît immédiatement le moyen de s'élever dans le milieu social en allant liant Madame Lecoutellier, ancienne demoiselle de Valtaneuse et le colonel son fils. En effet, dans la missive mentionnée ci-dessus, Louis Guérin fait allusion à des sentiments très doux qu'il éprouve pour Cécile Lecoutellier. Elaborant sur cette liaison passée, Maître Guérin se servirait de la jeune femme comme d'un instrument pour obtenir le ruban rouge d'une part et d'autre part grâce à ses relations, le poste si convoité de député. Repoussant toute idée de ridicule, il s' imagine titulaire du nom ancestral de Valtaneuse, qu'il joindrait à celui de Guérin sous prétexte d'éviter tout ennui à Louis, qui en hériterait ainsi en bonne et due forme.

Maître Guérin ne ressent guère d'affection pour le colonel qu'il considère une sorte de raté et un enfant élevé dans la tradition d'obéissance automatique aux dictées paternelles, bien qu'il soit âgé de trente-trois ans. "... Ah! je voudrais bien voir que Monsieur mon

fils élevât la voix chez moi tout commandant qu'il est!"
(Acte I, scène 5).

Son fils s'est distingué dans la campagne du Mexique où son courage lui a valu la croix de guerre et une promotion. Mais pour le bonhomme rien ne compte que le cabinet de notaire. On le sent jaloux des liens qui unissent mère et fils "elle en a plein la bouche," dit-il de sa femme. (Acte II, scène 1). Pour accentuer ses sentiments rancuniers et mesquins, il ne lui parle jamais de "notre" fils mais de "ton" fils ou de "votre" fils selon ses sautes d'humeur. De ce fait il octroie inconsciemment à son épouse toutes les bonnes qualités que son fils possèdent. Sa petitesse d'esprit et son extrême vanité l'aveuglent:

"... quand bien même il serait colonel, ou général, ... crois-tu que cela m'impose, à moi? Je prise la vertu guerrière fort au-dessous du courage civil; et d'ailleurs, je le connais ton garçon; un méchant gamin incapable de rédiger un acte sous seing privé, que j'ai été obligé de fourrer à Saint-Cyr pour m'en débarasser! Sais-tu pourquoi il a fait son chemin? Parce que c'est un casse-cou; ce n'est pas plus difficile que cà dans cette carrière-là. On avance jusqu'à ce qu'on soit arrêté par un boulet."
(Acte II, scène 1).

Cette tirade nous montre le fonds égoïste et surtout plein de méchanceté du notaire. Il invoque devant les yeux d'une mère aimante et craignant le pire, le

spectre de la mort. Bien que Louis soit un officier sorti de Saint-Cyr, une institution dont la renommée universelle est la gloire des Français; qu'il ait fait preuve de bravoure, Monsieur Guérin dénigre la vie militaire, n'y apercevant qu'un refuge pour des garçons incapables d'écrire intelligemment. Sa jalousie et son amour-propre blessé se hérissent même lorsqu'il apprend la promotion au rang de commandeur de Louis; ses pensées ne convergent que sur lui-même: "Commandeur! quand son père n'est pas même chevalier! Quelle pitié" (Acte II, scène 10).

Guérin traite sa femme avec rudesse et ne ménage pas sa sensibilité. Son orgueil est blessé à la vue de son épouse prenant diligemment soin de sa maison. Encore une fois il ne pense qu'à lui-même, à sa réputation et au qu'en-dira-t-on des voisins:

"... et souvenez-vous que la femme de César ne doit pas épousseter les meubles. Ne cherche pas à comprendre, va, ce n'est pas ton affaire."
(Acte II, scène 1).

Son mépris au commencement de la phrase se cache sous l'impératif du "souvenez-vous" tandis que sa condescendance, dans la deuxième partie de la réplique, se trouve dans le ton familier du tutoiement. Maître Guérin insulte tant la pauvre femme qu'elle se fait aussi petite

que possible en sa présence tout en cherchant à lui plaire par d'humbles travaux. Elle s'excuse de le gêner mais le goujat ne lui adresse la parole que pour lui dire des choses désobligeantes et pour la blesser dans son amour maternel :

"... Tu t'es rendue suffisamment utile en me donnant un fils. Le sage ne demande rien de plus à une femme!" (Acte II, scène 1).

"Ta, ta, ta! ton fils!... ne dirait-on pas! Ce n'est pas un génie non plus, ma mère!" (Acte II, scène 1).

La mère et le fils ayant été dupés pendant plus de trente ans par les machinations du notaire, sont enfin mis en présence du marché usuraire qu'il a contracté avec Monsieur Desconcerets. Ne comprenant pas tout d'abord une conduite si abjecte, l'indignation fait bientôt place à l'incrédulité et tous deux le supplient de restituer le château à l'inventeur. Ils l'implorent de ne pas agir par "ambition paternelle" et surtout de ne pas commettre un acte qui lui causera des remords toute sa vie. "Un remords?... Où diable veux-tu que je le prenne en tout ceci?" (Acte V, scène 2). Pour lui, il suffit "... de suivre simplement le droit chemin de la légalité," (Acte V, scène 2). Sa conscience est alors en paix. Comme le cheval dont la vision est obstruée par des

oeillères, il s'achemine sur le sentier de la fortune en portant les oeillères de la justice.

Ne pouvant convaincre son père de l'erreur de sa conduite, Louis Guérin signe des lettres de change à Brénu, et se porte garant pour une partie de la somme. Entendant les papiers à Monsieur Guérin, il lui annonce en même temps son intention d'épouser Francine. Le notaire furieux de voir échouer ses plans se transforme alors en véritable Harpagon s'opposant "absolument à ce mariage" et menaçant de déshériter le récalcitrant.

Madame Guérin après avoir courbé "la tête trente-cinq ans" se joint à son fils et annonce sa décision de quitter le toit conjugal. La démence de Guérin est à son paroxysme et il l'accable de menaces :

Vous n'aimez que votre fils, je le sais depuis longtemps, mais je ne savais pas que vous me haïssiez... Voilà ma récompense! Vous vous joignez à mes ennemis pour m'écraser sous la réprobation publique... mais vous avez jeté le masque trop tôt, Xantippe... Il y a des lois! Votre châtement sera de rester près de moi. Essayez de désertir le domicile conjugal: je vous le fais réintégrer entre deux gendarmes.
(Acte V, scène 9).

Aveuglé par sa fureur, Maître Guérin ne se rend pas compte que le châtement va retomber sur lui, puisqu'il sera privé désormais de l'amour de sa femme et de son fils. Il n'a qu'une pensée: faire agir la loi. Resté seul, il rumine

les événements sans toutefois pouvoir y croire tant il a coutume d'être obéi sans protestation. Enfin il admet l'inévitable:

"Je la connais; elle n'ira pas jusqu'au bas de l'escalier... et son fils ne la laissera pas remonter seule... Comment? Partis?... Partis? c'est à son fils qu'elle obéit; elle ne reviendra pas..." (Acte V, scène 11).

Cette fin pitoyable, cet homme minable, sans aucun respect pour les sentiments humains est devenu la caricature du bourgeois parvenu de la fin du siècle.

"... il représente des milliers de notaires et de bourgeois du bon pays de France et, par delà, si vous voulez, la race de mangeurs voraces et envahissants en face de celle des rêveurs éternellement dupés et mangés.. Maître Guérin est donc bien vivant il l'est avec ampleur, carrure, plénitude, éclat. Il est beau à voir. Il vit à tel point qu'on ne peut plus dire qu'il soit odieux; car tout ce qu'il fait nous avons continuellement cette impression qu'il le fait en vertu de sa constitution physique et morale..."¹⁰

Pourquoi Maître Guérin nous semble-t-il beaucoup plus vivant que Monsieur Vanderk? Et pourquoi "Augier plaît-il aux penseurs qui étudient la nature humaine?"... Voici la réponse à ces deux questions. Emile Augier comme Sédaine a suivi lui aussi certains des principes de Diderot mais il ajoute des touches personnelles qui contribuent grandement à la véracité de ses personnages.

De même que l'avait fait Diderot et pour répondre aux

goûts du temps, Augier va présenter un drame domestique et bourgeois où il va peindre la réalité employant le langage du jour, les costumes du temps et il opposera dans un milieu familial, les affections et les intérêts. Puis comme l'avait fait son prédécesseur il ajoutera une leçon morale car c'est sa mission d'écrivain d'éduquer le public. Jusqu'à présent nous avons devant nous une duplication du Langrois. Il nous faut donc pénétrer un peu plus en avant pour percer le mystère. Tout d'abord le caractère des trois auteurs est à considérer. D'une part si nous observons Diderot, nous avons un esprit fantasque, fougueux et aussi changeant qu'une girouette. Ses idées contradictoires ont été le but de nombreuses polémiques et altercations, et s'il prêche une moralité pure et des qualités idéales nous savons que Diderot homme était lui-même l'objet d'une double morale. Il n'en est pas de même pour Sédaine et Augier; humains ils étaient tous deux, mais tous deux suivaient les maximes qu'ils répandaient. Là, se trouve l'abîme qui sépare Diderot de ses disciples. Diderot en idéalisant son père a faussé sa nature, tandis qu'Augier nous a présenté ses convictions profondes.

Augier va donc nous présenter un monde en évolution

dont les problèmes ne seront pas résolus par la société de son époque. Il va au contraire de Diderot soumettre la condition aux caractères de ses personnages et va nous présenter en face de la vertu bourgeoise les vices bourgeois qui vont l'étoffer.

Les trois pères que nous étudions ont en commun une position financière très respectable, et le problème de voir leurs enfants établis dans une famille dont le pécule est comparable ou meilleur que le leur. Nos deux premiers écrivains avaient donné une place assez restreinte à l'argent.

Augier au contraire fera de l'argent le tyran qui ruine l'individu, la famille, la société. Maître Guérin personnifiera ce tyran. La révolution enfanta une société démocratique et bourgeoise, qui était prête à prendre sa place sur le premier degré de l'échelle sociale. Dans les pères d'Emile Augier la manière d'atteindre ce but est la menace qui plâne sur le foyer, la valeur morale, les vertus héréditaires sont rejetées au loin pour faire place aux droits de l'homme et du citoyen. On fait de la loi, un décalogue auquel on obéit aveuglément. C'est ce mélange de crapule et de candeur qui fait vivre le personnage et qui intrigue le spectateur à la recherche du soi.

Monsieur Guérin ne comprend pas que la loi peut être injuste. Il a simplement profité de moyens légaux, pour profiter de la sottise d'un homme. C'est ainsi

" que monte les familles. Et cette ascension des classes inférieures n'est-ce pas la vie même et la force de la patrie? Maître Guérin remplit une mission sociale..."¹¹

Maître Guérin c'est l'homme qui sent sa puissance mais qui en aveugle ne reconnaît pas les valeurs réelles et leurs substituent l'ambition.

"Maître Guérin, c'est l'admirable peinture d'un homme au caractère absolu et qui s'enrichit, et qui est très fort; mais qui perd l'estime de tous les siens, et qui, abandonné par eux doit mourir isolé et exploité."¹²

CONCLUSION

Pour évaluer la validité des arguments avancés, il nous faut de nouveau jeter un coup d'oeil en arrière sur le drame bourgeois et le rôle du père dans ce dernier, afin d'assembler les fils épars dissimulés dans cet ouvrage.

La naissance de ce genre intermédiaire, entre la tragédie et la comédie, ne jaillit pas soudainement et fut le produit d'une multitude de contributions dont une des plus caractéristiques était la condition sociale de cette époque. Le courant philosophique entraîna le peuple à s'interroger sur son sort et à rationaliser sur la nécessité d'établir de nouvelles bases pour les réformes sociales, religieuses et politiques. Comme une pieuvre qui étend ses tentacules, ce courant envahit les moindres recoins de la nation et son influence pénétra sur la scène où les auteurs dramatiques profitèrent de cette aubaine et contribuèrent à la diffusion de cette semence par

l'intermédiaire du drame, qui deviendra ainsi un outil de propagande pour les idées sociales. En même temps, la bourgeoisie commence à être consciente de la force qu'elle couve dans son sein et de la justesse de ses revendications.

Le point de rupture avec toutes les traditions jusqu'à présent si judicieusement respectées, prendra différentes formes plus ou moins révolutionnaires qui sont dues en grande partie à une influence venue de l'étranger et spécialement de l'Angleterre. Tous nos grands écrivains ajoutèrent au kaléidoscope des idées, un morceau qui porte la marque originale de leur génie; depuis Montesquieu et son Esprit des Lois jusqu'à Rousseau et son Contrat Social. Il n'est pour ainsi dire aucun homme de lettres qui n'ait fait un séjour en Grande Bretagne plus ou moins forcé, il est vrai, ou qui n'ait lu les oeuvres des auteurs de ce pays. L'exemple des libertés dont jouissaient ses habitants ne fut pas perdu. Voltaire et Diderot contribuerent tous deux à la rénovation du théâtre, bien que sans grand succès immédiat, et comme les drames shakespeariens avaient inspiré le premier, le drame bourgeois domestique, principalement de Richardson, inspira le dernier.

Diderot, le chef de file des philosophes, esprit émi-

nemment curieux et avide de vérité, se devait de s'immiscer dans les coulisses et d'imposer des théories conçues pour la revivification du genre sérieux. Bon nombre d'auteurs avant lui, avaient préconisé cette évolution et avaient déchiffré le terrain; mais ce sont ses définitions qui y mirent le point final. Malheureusement, si Diderot était bon théoricien, il était mauvais praticien et son drame ne vaut que par l'élan qu'il inaugura. Cependant à part ses réformes techniques, il imposa le père comme personnage central dans lequel il concentrait des qualités jusqu'à l'heure réservées à un homme d'un état supérieur; ainsi prier à la révolution il transformait par un trait de plume le caractère de la société. Si son portrait manquait de réalisme à cause de l'absence de défauts du protagoniste, il l'avait néanmoins élevé au premier rang du héros dramatique.

Si Diderot manquait de perspective théâtrale, son émule Sedaine au contraire en était fort pourvu. Celui-ci sans éducation scolaire, mais doué d'un don inné, fit siennes les théories proclamées et grâce à une intrigue bien montée, un dialogue vivant où le sérieux domine quoique parsemé de répliques légères, brosse une peinture sympathique d'une famille bourgeoise. Le père devient le symbole de l'honneur et de l'intégrité. Les personnages

jouent, parlent et agissent comme des êtres humains dans un groupe uni par l'amour et le respect.

Mais ces deux pères se meuvent encore dans un milieu aristocratique, car si Monsieur d'Orbesson porte un nom à charnière, Monsieur Vanderk, lui, cache ses origines nobles sous un nom d'emprunt. Ce n'est vraiment qu'après la Révolution que l'on osera donner des noms roturiers. En effet, l'ère bourgeoise accueillera avec délire qui Monsieur Poirier, qui Monsieur Guérin; et si l'on regarde au-delà du drame réaliste, on aperçoit dans une pièce de Brieux un Monsieur Dupont dans Les trois filles de Monsieur Dupont, ce qui ne peut être plus peuple.

Dans les premières pièces d'Emile Augier, l'autorité paternelle est tempérée avec le bon sens et le désir de rendre ses enfants heureux au point de sacrifier un patrimoine durement gagné. Le bonheur des membres de sa famille prime sur ses considérations pécuniaires et politiques. Dans Maître Guérin les sentiments familiaux périclitent sous l'empire des vices qui l'accaparent, vices qui à ses yeux d'homme émancipé, deviennent son droit légal protégé par des lois humaines et non par des lois chrétiennes. Grisé par cette puissance qui naquit dans le giron de la Révolution et dans les Droits de l'homme et du citoyens, il se transforme en petit dictateur, adop-

tant les mêmes tares qui avaient fait des personnages tragiques des héros cruels, haïssables. En un demi-siècle de liberté, il n'a pu trouver la juste balance entre moralité et matérialisme et les valeurs récemment acquises par la force des baïonnettes l'énivrent et le galvanisent à accomplir des actions immorales.

Eugène Brieux consacrera cette décheance sur scène dans ses drames naturalistes, mais le père bourgeois est cependant bien encastré dans notre littérature si l'on considère le roman où il continue sa carrière depuis le père Goriot ou le père Grandet jusqu'aux pères de Mauriac et de Bernanos à d'autres innombrables que l'on trouve dans le roman-fleuve du XXème siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- Allard, Louis, La comédie de Moeurs en France au Dix-neuvième siècle, 2 volumes, Hachette, Paris, 1933.
- Augier, Emile, Théâtre Complet, 7 volumes, Calmann Lévy, Paris, 1889.
- Beaumarchais, Le Barbier de Séville, Classiques Larousse, Paris.
- Brunetière, F., Les Epoque du Théâtre Français, Hachette, Paris (1636-1850).
- Chandler, Frank Wadleigh, The Contemporary Drama of France, Boston: Little, Brown & Co., 1921.
- Corneille, Pierre, Horace, Classiques Larousse, Paris.
- DesGranges, Ch. M., Histoire de la Littérature Française, Librairie A. Hatier, Paris, 1943.
- Diderot, Denis, Oeuvres Esthétiques, Editions Garnier Frères, 6, rue des Saints-Pères, Paris.
- Diderot par lui-même, Ecrivains de Toujours aux Editions du Seuil, 27, rue Jacob, Paris.
- Fellows & Torrey, The Age of Enlightenment, Appleton Century Crofts, N.Y., 1942.
- Filon, Augustin, De Dumas à Rostand, Armand Colin, 1911, Paris.
- Gaxotte, Pierre, Histoire des Français, Ernest Flammarion, 1957, Paris.
- Green, Frederick C., Literary Ideas in 18th Century France and England, Frederick Ungar Publishing Co., N.Y., 1966.
- Havens, George R., The Age of Ideas, The Free Press, New York, 1965.
- Lanson, Gustave, Histoire de la Littérature Française, Hachette et Co., Paris, 1916.
- Lagarde & Michard, XVIIIe siècle, Bordas, Paris, 1965.
- Lemaître, Jules, Impressions de Théâtre, vol. 2-6, Ancienne Librairie Furne, Boivin et Cie., éditeurs, Paris.

- Levêque, André, Histoire de la Civilisation Française, 3e édition, Holt, Rinehart & Winston, New York, 1966.
- Lioure, Michel, Le Drame, McGraw-Hill, Armand Colin, N.Y., St. Louis, San Francisco, 1963.
- Matthews, J. Brander, N.Y., French Dramatists of the Nineteenth Century, Charles Scribner's Sons, 1881.
- Petit de Julleville, Le Théâtre en France, Armand Colin, 1911, Paris.
- Rolland, Romain, Le Théâtre du Peuple, Albin Michel, Paris.
- Scherer, Jacques, La Dramaturgie Classique en France, Librairie Nizet, Paris.
- Sedaine, Michel-Jean, Le Philosophe sans le Savoir, Classiques Larousse, Paris, VIe, 1941.
- Ste. Beuve, C. A., Portraits of the Eighteenth Century, C. P. Putnam's Sons, the Knickerbocker Press, 1905.
- Tulou, François, Oeuvres choisies de Diderot, Tome 1-2, Librairie Garnier Frères, 6, rue des Saints Pères, Paris.
- Van Tieghem, Philippe, Les Grandes Doctrines Littéraires en France, Presses universitaires de France, Paris, 1965.
- Voltz, Pierre, La Comédie, McGraw-Hill Armand Colin, N.Y., St. Louis, San Francisco, 1964.
- Weiss, J. J., Le Théâtre et les Mœurs, Calmann Lévy, Paris, 1889.
- Wilson, Arthur M., Diderot, the Testing Years, 1713-1759, Oxford University Press, New York, 1957.

NOTES

Introduction

1. Jacques Scherer, La dramaturgie classique en France, (Paris), p. 19.
2. Ibid., p. 31.

Chapitre I

1. Beaumarchais, Le Barbier de Séville, (Paris), p. 31.
2. Michel Lioure, Le Drame, (N.Y. 1963), p. 15.
3. Lagarde et Michard, XVIIIe siècle, (Paris, 1965), p. 227.
4. Gustave Lanson, Histoire de la littérature française, (Paris, 1916), p. 658.
5. Ibid., p. 659.
6. Ibid., p. 659.
7. Ch. M. Desgranges, Histoire de la littérature française, (Paris, 1943), p. 709.
8. Philippe van Tieghem, Les Grandes Doctrines Littéraires en France, (Paris, 1965), p. 115.
9. Lanson, p. 661.
10. Van Tieghem, p. 129.
11. Ibid., p. 129.
12. Lanson, p. 663.
13. Lioure, p. 20.
14. Ibid., p. 26.

Chapitre II

1. Arthur M. Wilson, Diderot, the Testing Years, (N.Y., 1957), p. 13.
2. François Tulou, Oeuvres choisies de Diderot, (Paris), Tome I, p. 447.
3. Diderot par lui-même, (Paris), p. 30.
4. Tulou, Tome I, p. 3.
5. Ibid., p. 5.
6. Ibid., p. 7.
7. Wilson, p. 40.
8. Tulou, p. 10.
9. Denis Diderot, Oeuvres esthétiques, (Paris), p. 126.
10. Diderot par lui-même, p. 34.
11. Ibid., p. 35.
12. Tulou, p. 12.

Chapitre III

1. Diderot, p. 173.
2. Tulou, Le Père de Famille, toutes les citations du drame seront notées par acte et scène, sans autre note.
3. Lanson, p. 661.

Chapitre IV

1. Lagarde et Michard, p. 229.

2. Le Philosophe sans le savoir, commentaires de Petit de Julleville, p. 81.
3. F. Brunetière, Les Epoques du Théâtre Français, (Paris), p. 302.
4. Le Philosophe, p. 84.
5. Toutes les citations sont prises dans Le Philosophe sans le savoir, dorénavant l'acte et la scène seront notés.
6. Fellows & Torrey, The Age of Enlightenment, (N.Y., 1942), p. 377.
7. Le Philosophe, notes au bas de la page 30.
8. Ibid., p. 30.
9. Fellows & Torrey, p. 109.
10. Pierre Corneille, Horace, p. 63.
11. Romain Rolland, Le Théâtre du Peuple, (Paris), p. 30.
12. F. Brunetière, p. 302.

Chapitre V

1. Pierre Gaxotte, Histoire des Français, (Paris, 1957), p. 558.
2. Ibid., p. 558.
3. Ibid., p. 557.
4. Ibid., p. 559.

Chapitre VI

1. Emile Augier, Théâtre Complet, (Paris, 1889), vol. I, p. 396.

2. Lanson, p. 1068.
3. Augier, dédicace de Monsieur Guérin.
4. Lanson, p. 1069.
5. Augustin Filon, De Dumas à Rostand, (Paris), p. 26.
6. Ibid., p. 25.
7. Augier, p. 136.
8. Jules Lemaître, Impressions de Théâtre, (Paris), p. 182.
9. Augier, Maître Guérin, Toutes les citations seront données par acte et scène.
10. Lemaître, p. 183.
11. Ibid., p. 183.
12. Desgranges, p. 913.

VITA

Je suis née en France le 20 octobre 1925 à Maisons-Laffitte près de Paris. La plupart de ma jeunesse, à cause de situations familiales, n'a été qu'une série de déplacements d'un pays à l'autre et de ce fait j'ai reçu une éducation cosmopolitaine si non profonde. Je peux compter une dizaine d'écoles auxquelles j'ai participé pendant mes années formatives.

En 1943, en pleine guerre mes parents encore une fois décidèrent à déménager et à quitter la Suisse, assis-le paisible pour retourner à Paris, au milieu de l'occupation allemande. Après avoir échappé plusieurs fois à des situations graves, le débarquement des troupes américaines me redonna la vie et l'espoir.

Pour prouver ma reconnaissance, je devins hôtesse pour les soldats américains et en faisant admirer ma ville natale je trouvais l'amour. J'ai épousé Monsieur

Joseph Bailey Noble, membre du 498e régiment d'ingénieurs le 18 juillet 1945 et je suis arrivée à Richmond, en Virginie, le 25 juin 1946 comme une "G.I. Bride".

Mère de cinq enfants, j'ai trouvé le temps de compléter mon diplôme à Richmond Professional Institute où j'ai obtenu le "B.S. in History". Puis ayant eu une offre pour enseigner à cette Université, j'ai entrepris les cours donnés par l'Université de Richmond, pour me perfectionner en littérature.

Mon ambition est maintenant de continuer mes études à l'Université de Virginie à Charlottesville.